

Constance Amiot

Fairytales

Rouge corail et sa couleur d'été. Un ton chaud, pas commun, qui évoque le bout du monde. Commencer par parler de sa couleur préférée de Constance Amiot est malgré tout étonnant qu'il n'y paraît tant les 12 chansons de Fairytales son premier album pour tôt Ou tard, reflètent les nuances de sensibilité d'une artiste qui est à la fois «à l'ouest» et de «à l'est». Ces 12 ballades inédites composent une «voix» musicale encore homogène par la guitare acoustique, les arrangements soignés et par cette voix joliment tenace qui, sans jamais forcer sur l'émotion, pose «on. On. Ça va» et c'est la France, pays que cette jeune femme, née de parents français à Abidjan en Côte d'Ivoire à la fin des années 70, ayant passé ses six premiers années de vie à Yaoundé au Cameroun, puis les 16 suivantes dans le Maryland aux États-Unis, considère éventuellement comme une patrie mais certainement pas comme une «maison», au sens cocardier guimé. Quant au «à l'est», il s'agit de l'Amérique, où elle a grandi et qui l'a dotée d'un «background» culturel et d'une tournure d'esprit où fusionne amour des grands espaces et souci permanent de justice (elle a fait 2 années de droit à l'université), faisant d'elle une enfant peu discutable de Henry Thoreau (elle a aussi suivi des études de littérature). On pourrait donc, et fort légitimement, s'attendre à ce que, telle une Josephine Baker en version folk, une Joni Mitchell en robe bleu, elle se mette à chanter «à l'est» dans son pays et Paris. Mais l'on avait tout bon «pour tout dire, je ne me sens pas française mais pas vraiment américaine non plus, même si je suis plus liée aux États-Unis pour y avoir grandi.

L'idée semble sans doute quelque peu convenue mais finalement, la musique n'est-elle pas sa véritable patrie ?

«J'ai retrouvé récemment un questionnaire que l'on soumettait aux élèves quand j'étais en primaire à Washington et j'ai été très surprise de trouver à la rubrique «équilibrium»-vous devriez plus tard» la réponse : «musicien». J'avais oublié ce détail. D'autant que j'ai longtemps pris une autre direction, m'imaginant juge puis ingénieur du son pour le cinéma quand, après le droit et la littérature, j'ai entamé un cursus dans l'audiovisuel. La musique tenait une place importante dans ma vie mais pas au point de songer à faire carrière. La musique entre dans sa vie le jour où ses parents, à la faveur d'un vide grenier, lui offre un piano. Elle va s'y consacrer pendant 10 ans avec cours particulières et petits récitals dessinés dans les maisons de retraite. Dans le même temps, elle accompagne son père à des concerts de jazz et devient la pianiste d'un groupe rock de son collègue, Virus, qui fait des reprises de Guns & Roses. On le voit, Constance est

quelque peu très mobile. Ce qui n'est pas son piano qui l'oblige à attendre qu'on veuille bien le transporter quand ses petits camarades ont déjà quitté les lieux avec guitare et batterie sous le bras. Mais sans frustration, cet instrument encombrant pour une guitare acoustique, bien plus docile, elle fréquente les «open mikes» à Washington, ses scènes improvisées où, sur les campus ou dans les bars, permettent à tout un chacun de se produire en public. Elle devient alors «la fille à la guitare», une silhouette au charme forticiel lié au souvenir des grandes «basses au long cheveux» de la scène folk américaine des années 60, telles que Joni Mitchell et Joan Baez. «Pour ma génération ce fut plutôt Tracy Chapman et son premier album, Talkin' About A Revolution». C'est avec la pratique de la guitare que se révèle en elle le goût pour la composition, sans que cette étape ne lui fasse encore entrevoir un possible métier. À 22 ans, sur les conseils de ses sœurs venues s'y installer, et un peu lasse d'être une «française sans le moindre souvenir de la France, où elle n'a fait que passer, elle décide de s'installer à Paris. «Le fait de se retrouver loin du pays où j'ai grandi a été un élément décisif dans mon passage à l'acte. Mes premières chansons sont gorgées d'une nostalgie qu'il m'est difficile de ne pas lier à mon adaptation plutôt laborieuse à mon nouvel environnement». Elle s'est aidée durant cette phase plutôt déstabilisante par deux musiciens, Lawrence Collings et Nicolas Buffet, qui l'encouragent au point de proposer de produire une maquette. Le tournant, le basculement plus excité, vient lorsque sa mère, peu avant qu'elle ne décole, fait parvenir à sa fille cette citation de la Prophétie de Khalil Gibran : «Si tu cherches la beauté, sache que même dans la solitude du désert tu trouveras une oreille attentive» «C'était sa façon de me dire «was y forcé» Ce fut comme un déclic.

Sous la direction de Nicolas Buffet, elle enregistre en 2003 Whisperwood, album autoproduit qu'elle vend sur son site ou après ses concerts. C'est ce disque qui la même année amène sur le bureau de Vincent Minébeau chez tôt Ou tard «Il nous les autres directeurs artistiques que j'avais créés présentaient que je chante seulement en français. LUI, au contraire, a voulu m'entendre dans les deux langues.

Ce respect de sa double identité ira jusqu'à l'enregistrement de Fairytales. Les voix et les bases rythmiques sont ainsi réalisées au studio Sear Sound de New York avec Jeff Pevak, Ben Wisch, Sean Perton et François Moutin, le piano, les cordes, ainsi que les arrangements et le mixage étant exécutés à Ferber et au Garage sous la direction de Dominique Ledoual.

Si l'album s'appelle Fairytales (conte de fée) c'est que Constance a le sentiment d'en vivre un. Mais aussi par référence au point de vue ou elle adopte dans certaines chansons où l'enchantement et la féerie semblent à porter de main, pour qu'on veuille faire l'effort d'y croire (Décrocher la lune, Fairytales). «J'aimerais emprunter le chemin des rêves-avec elle dans Rendez-vous de Novembre, ode à cette ozone traduite dans le ciel, et qui ressemble à la vraie vie quand s'y mêlent la musique et la poésie. En cela, elle poursuit s'inscrire dans une longue tradition du folk américain où, de Woody Guthrie à Devendra Banhart, reste le mode d'expression privilégié d'un certain idéalisme. Une carte dans laquelle il est pourtant bien difficile de l'enfermer tant la nature profonde de cette voyageuse chorale (Algérie, Chine, Australie...) la pousse plutôt à cultiver l'illusion qu'il n'est pas le faité comme à se construire dans une mobilité permanente assumée. «On a quelque chose dans le voyage, une curiosité, une réceptivité, qui nous tient en éveil et que l'on perd aussitôt avec la sédentarité (Zévol, où elle est accompagnée par le chanteur rouandais Benkei, mais aussi Le bout du monde, sensée étendre cette dimension vagabonde à sa vision personnelle de l'amour. Qui dans «Et bouderie et Le souffle d'un matin hit plus de perplexité que de certitude. Alors Constance... inconstante? «Sauf que les paroles de ces deux chansons ne sont pas de moi mais de Jerome Attaf. Même si on me dit souvent qu'elles me «ressemblent». Aussi qu'il voudrait attraper cet oiseau rare devrait sans doute faire preuve de beaucoup de patience. Car tout chez elle est fluide: son sens aiguisé de la mélodie (Cross your fingers, son aptitude à mélanger l'anglais au français, sans y perdre son latin (Zévol), Décrocher la lune), son aisance à évoluer dans le moteur d'un jazz manouche très parisien (Le souffle d'un matin) comme à s'immerger dans l'atmosphère mélancolique d'une ballade aux accents country (Art of living good). Jusqu'à cette façon de mettre ses mots en rythme (Cash dans le tempo. On dit ou!) à la manière du «flow» des rappeurs. Aussi, devant autant d'atouts, comment douter un instant que Constance puisse ne pas «trouver une oreille attentive, dans la solitude du désert, ou entre ici et là-bas.

